

Si jamais ouvrage causa du bruit avant de paraître, et se fit longtemps attendre, c'est assurément cet opéra nouveau dont on parlait pendant que les auteurs rêvaient au plan, et qui fatiguait les plus patients de l'espoir de l'entendre d'un jour à l'autre. Pendant qu'on s'agitait ainsi dans le monde occupé de ces graves affaires, le théâtre n'était plus tranquille. La distribution des rôles, celle des pas, le choix des costumes, celui des décors, tout remuait la troupe de l'Académie royale de musique et de danse. Dans le premier moment, le compositeur, peu ami de Terpsichore, ne voulait point de danseurs dans son ouvrage. Il s'appuyait de la réussite du *Comte Ory* où, pour son malheur, il n'y a point de ballet. Quelques amour-propres se sont trouvés blessés de cet ostracisme et ont eu la faiblesse d'en appeler. Ils eussent mieux fait de se taire et de laisser agir le musicien comme il l'entendait. La sévérité de son sujet n'étant pas palliée par le spectacle agréable de la danse, l'aurait entraîné sinon vers une chute complète (on ne tombe pas à l'Opéra), du moins vers quelque chose d'équivalent, et l'homme eût été puni par l'endroit où il avait péché. On a fait autrement, et il y a eu des danseurs, des danseuses dans *Guillaume Tell*. Pour se venger, on a trouvé d'autres moyens. Mais comme ils sont indignes des subalternes même qui les ont employés, nous ne ferons pas à ces derniers l'honneur de les en blâmer. L'Opéra vit sous un chef, sous un directeur qui veut sa prospérité, sa prospérité seule, et dont l'esprit, exempt de coteries, marche fort adroitement à travers les écueils, d'où il s'élançait vers son but, qu'il atteint. Il n'y a donc rien à craindre des suites de toutes ces petites conspirations qu'un mot du maître fait évanouir en fumée. Ce qu'on a fait pour les costumes du nouvel opéra a son côté plaisant, c'est lui que nous examinerons en revenant sur cet ouvrage; justice est rendue à l'occasion de l'autre. On a voulu tourmenter une femme d'un grand mérite, une danseuse de premier ordre, et voilà tout. Nous ne pensons pas qu'on y soit parvenu, parce qu'on ne s'alarme point quand on a pour soi la raison et la bienveillance publique.

Passons donc sur tous les précédents de *Guillaume Tell*, sur toutes ces affaires de coulisses dont les écrivassiers voudraient bien tirer parti pour se donner quelque importance, et abordons la pièce. C'est une idée singulière que de composer aujourd'hui un ouvrage de théâtre sur un personnage, sur un sujet aussi usés, traînés, depuis quelque temps, dans toutes les ornières du Parnasse dramatique. Il y a un *Guillaume Tell* à l'Opéra-Comique; il y en a un autre au théâtre de la Gaîté, que l'on vient même d'y reprendre; et cela suffisait bien certainement *aux besoins du siècle* lyrique et mélodramatique. Un seul moyen restait de s'excuser dans le choix d'une semblable aventure; c'était de le reproduire sous des formes à peu près nouvelles, d'inventer une action fabuleuse ou quasi historique, puisqu'on n'est pas d'accord sur la vérité de ses points capitaux, et de se justifier, par des scènes, des détails à soi, de venir après les autres. Les auteurs de l'opéra nouveau ont-ils rempli ces conditions? C'est ce que va dire une très rapide analyse, dans laquelle cependant tout se retrouvera, car il y a réellement si peu de chose dans leur lente conception qu'on ne saurait beaucoup en dire pour le rendre.

Arnold, fils de Mectal [Melchtal], a sauvé Mathilde des dangers d'une avalanche, comme le pêcheur Aladin a sauvé une princesse qui se

noyait. De même encore, la princesse destinée au gouvernement de la Suisse, est éprise de son libérateur. Un acte se passe à expliquer le premier de ces faits, et, dans le second, les amans se jurent une éternelle tendresse. Bientôt Tell s'indigne d'un amour qui contrarie ses projets de liberté. Réuni à Walter Furst, il apprend à Arnold que son père a été assassiné par ordre de Gesler. Alors le jeune homme oublie son amour, et ne pense plus qu'à la délivrance de son pays. Serment des trois héros. Nous voici cependant au quatrième acte. L'analyse en sera courte. C'est l'histoire si connue de la toque de Gesler que Guillaume Tell refuse de saluer; l'anecdote apocriphe de la pomme, et l'arrestation de Tell pour raison de sa seconde flèche cachée dans son sein. En un mot, ce sont les scènes de la pièce de Sédaine [Sedaine] et celles du mélodrame de la Gaîté. Au quatrième acte, Gesler paraît sur une barque, encore comme partout; il aborde sur un rocher où la flèche de Guillaume Tell l'atteint. La Suisse est libre et Arnold épouse Mathilde.

Sur ce poème, d'une rare et impardonnable faiblesse, le compositeur a fait un musique tantôt à sa façon, et qui tantôt aspire à la nôtre. D'où il résulte des beautés à lui, des réminiscences de nos musiciens, et, à côté de passages remarquables, de morceaux brillans et presque dramatiques, des *fioritures*, des roulades, de l'anti-naturel et infiniment de bruit. Après le succès, on a nommé MM. Dejouy [de Jouy], Hyppolite [Hippolyte-Louis-Florent] Bis, Rossini et Cicéri [Ciceri].

COURRIER DES THÉÂTRES, 4 août 1829, p.2.

Journal Title:	COURRIER DES THÉÂTRES
Journal Subtitle:	LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, SCIENCES, HISTOIRE, INDUSTRIE, MŒURS, LIBRAIRIE, VARIÉTÉS, NOUVELLES, MODES.
Day of Week:	Tuesday
Calendar Date:	4 AOUT 1829
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°3895
Year:	12 ^e ANNÉE
Series:	None
Pagination:	2
Issue:	Mardi, 4 août 1829.
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
Subtitle of Article:	Première représentation. – Guillaume Tell, opéra en quatre actes.
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None